

quantité de boules de papier que confesse alors M. Cartier, et à entendre les sons gutturaux que pousse M. Cauchon, on s'aperçoit que leurs Excellences passent un vilain quart d'heure.

HUOT, P. G. (de Québec).—Cet excellent député parle aussi bien qu'il vote.

* * *

IRVINE, G. (de Mégantic).—Il est muet comme la tombe : M. Cartier qui a pourtant besoin d'éloquence se contente de son vote, persuadé qu'on ne saurait peigner un diable sans cheveux.

* * *

JACKSON, G. (de Grey).—Qu'il donne ou qu'il veuille, on ne s'aperçoit pas qu'il existe.

JOLY, H. G. (de Lotbinière).—C'est un homme de bien et qui cherche partout à le faire; malgré ces rares qualités il n'est pas aimé de la gauche. Nommé par un comité ministériel, M. Joly remplit son mandat.

IGNACE RAMBOURDIN.
(A continuer.)

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE.

Mon Dieu ! parlez-moi, car... SAINT-MATHIEU.

Le petit Denis.

Il est un axiome de haute politique qui dit : "pour faire un civet, prenez un lièvre." Me conformant à ce conseil d'un incontestable vérité, je me suis dit à moi-même, pour faire une biographie, prends un homme ou un député; et je prends un député.

Beaucoup, à ma place, se trouverait fort embarrassé d'esquisser la vie de mon héros, car j'avoue n'avoir aucun renseignement, ni historique, ni humoristique, ni statistique, sur cet intéressant personnage, et la plupart des biographes croient qu'il est nécessaire d'avoir ces données pour faire le portrait véridique d'un individu; mais ils sont dans une profonde erreur; car à moi-même, la principale qualité pour faire une bonne biographie, c'est de ne savoir ni où, ni quand, ni comment, ni pourquoi, ni par quel hasard il est né, ni ce qu'il a fait ou voulu faire. Il suffit de voir l'homme, et de savoir ce qu'il faut faire. Alphonse Karr dit quelque part que la première condition nécessaire pour bien traduire une langue, c'est de n'en pas savoir un mot. Il a

raison, et il en est le même pour le biographe. Cependant, mes lecteurs doivent être bien assurés que tous les renseignements que je leur donnerai sur M. Denis sont parfaitement authentiques.

Paul Denis naquit un jour comme Pennui : de l'uniformité. Ce mémorable événement eut lieu à Beauharnois, il y a bien une trentaine d'années. Je ne veux pas trop préciser, car M. Denis a encore des prétentions à l'extrême jeunesse, et je serais désespéré si je lui faisais perdre un seul po ce du terrain qu'il a conquis si intrépidement auprès du beau sexe.

Je passerai aussi rapidement sous silence ses jeunes années, durant lesquelles il fit crever plus d'un orage sur la toit paternelle, et j'aborderai de prime abord sa vie d'écolier.

A douze ans, il fut mis au collège de Montréal, où il eut le talent de s'acquiescer l'estime de ses maîtres et la haine de ses condisciples. Il était ce qu'on appelle un chat en langue de colézien; aussi, chacun s'évertuait à lui jouer les plus mauvais tours possible. Un jour on lui tira la fiche de son bidet, et au moment de se coucher, nouveau Nadar, il paraît une descente sur le plancher; un autre jour on lui mettait une serviette trempée entre ses couvertures, sous prétexte que cela lui évitait de la besogne, et le jeune Paul prenait une espèce de bain qui, pour être salubre au point de vue de sa toilette, n'en était pas moins désagréable au point de vue du sommeil. Ou bien encore on lui versait quelques enciers dans son chapeau au moment de la récréation ou de la promenade, et le malheureux Paul se teignait gratis et les cheveux et le teint; il en a même conservé l'habitude relativement à sa moustache.

Naturellement le jeune Paul se plaignait à ses professeurs; et comme il était très-âgé—toujours en terme de collège,—il obtenait des exemptions de devoirs qui compensaient largement les mauvais tours dont il était l'innocente victime. On voit que déjà il commençait à jouer au parfait son rôle de finôt. Aussi lorsqu'il commettait quelque faute, il fallait qu'il fût bien et dûment pris sur le fait pour qu'il ne réussit pas à faire paître quelque élève en son lieu et place.

Le tems de ses études écoulé, il sortit du collège à peu près aussi savant qu'il y était entré, mais ayant parfaitement appris à se croire un

phénix et un homme propre à tout. Il n'a pas encore perdu cette bonne opinion de lui-même.

Ayant une ambition proportionnée à sa vanité, il résolut d'étudier le droit, bien convaincu qu'il escaladerait sans peine les plus hauts emplois judiciaires. Il voutit donc sur de vieux bouquins, dans l'étude de M. Ouimet, Marchand et Morin. Il y fit plusieurs pas de clerc, et après avoir arpenté les rues de Montréal pendant trois ou quatre ans, il fit par être reçu avocat dans le mois de mars 1838 : les examinateurs n'exigeant alors que la preuve du tems présumé avoir été passé à l'étude.

Comme avocat, il n'a jamais brillé d'une manière particulière, excepté dans l'art peu difficile de plumer ses rares clients; en leur faisant croire que c'était toujours pour le bien de leur cause. Insistant et rampant, il excelle à se faire gracieusement payer pour son peu de travail, et surtout pour l'art qu'il avait de perdre inaperturbablement les meilleures causes. Il ne les gagnait qu'à son corps défendant. Aussi, sa pratique est-elle énorme !.....

Ses premiers pas dans la vie publique furent faits à la suite d'un homme aujourd'hui déguisé sous le titre d'honorable et sous l'habit de sénateur. Jusqu'à l'époque où cet honorable sénateur se présenta aux suffrages des électeurs de sa division, M. Denis n'avait d'opinion politique que celle qui pouvait lui rapporter davantage. Se trouvant alors, en qualité de clerc, dans une boutique de friperie politique, protégé et supporté par l'honorable candidat, il se trouva naturellement chaud partisan de celui-ci—moyennant finances et surtout promesse d'avancement politique, lorsque le tems en serait venu. M. Denis travailla donc activement à l'élection du futur conseiller, et grâce à ses efforts herculéens, à sa grande influence hors ligne, à ses intrigues souterraines, et surtout à l'argent et aux barils de farine et de fard, celui qu'on a nommé le corrupteur en chef du Bas-Canada, fut élu.

Bien qu'il eût été amplement payé de ses services de cabaleur, M. Denis réclama de l'honneur marchand, lors de l'élection de 1861, l'exécution de ses promesses d'élection. Celui-ci, qui avait précédemment fait élire M. Ouimet à Beauharnois, au moyen d'un prêt de quelques centaines de louis, se trouvait fort embarrassé entre ses deux protégés et les fit se présenter tous deux, en aidant à l'un et à l'autre.